3. Château d'Eu, Samedi 2 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

Conditions matérielles de la correspondance, Description, Diplomatie, Diplomatie (France-Angleterre), Famille royale (Angleterre), Famille royale (France), Femme (portrait), Louis-Philippe 1er, Portrait, Relation François-Dorothée (Diplomatie), Réseau social et politique, Théâtre, Victoria (1819-1901 ; reine de Grande-Bretagne)

Relations entre les lettres

Collection 1843 (31 août-6 sept) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria

Ce document *est une réponse à :*

 2. Beauséjour, Jeudi 31 août 1843, Dorothée de Lieven à François Guizot

Collection 1843 (31 août-6 sept) : Guizot mobilisé pour la visite en France de la Reine Victoria



4. Versailles, Dimanche 3 septembre 1843, Dorothée de Lieven à François Guizot

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1843-09-02
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais
Cote1353-1354, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 7
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
3 Château d'Eu, Samedi 2 sept 1843
6 heures et demie du matin.

Il fait toujours très beau, et bon vent d'ouest. La Reine, la nôtre, avait grand peur que l'autre Reine n'arrivait cette nuit. Le danger est passé. Les Cowley sont arrivés hier à 3 heures. J'ai été les voir sur le champ en revenant du Tréport où j'étais allé avec Mackan m'assurer de tous les préparatifs. Ils ont l'air bien contents. Mais Lord Cowley, qui avait d'abord cru le contraire, dit que la Reine n'ira pas à Paris, qu'elle ne le peut pas cette fois. Nous verrons bientôt. Je crois quelle n'ira pas.
Chabot est arrivé aussi. Je lui ai fait mon admonition. Le tort était petit, à part ma facilité naturelle et ma bonté particulière pour lui. Il m'a écrit que le Roi le mandait à Eu le lendemain du jour où il l'a su ; et ce n'est pas sa faute si je le savais déjà depuis plusieurs jours, le Roi me l'ayant mandé tout de suite. Il est d'ailleurs fort agréable à entendre sur notre et ma bonne situation à Londres. Il y a évidemment un parti pris de s'entendre avec nous sur toutes choses et de reprendre en même temps le fond et les dehors de l'intimité.
Lord Aberdeen a assez mal reçu Neumann sur les propositions de M. de Metternich en faveur du fils de D. Carlos. Il les aimerait assez en principe, mais il ne croit pas au succès et ne veut pas s'en mêler du tout. Neumann à écrit qu'il n'y avait rien à faire du foreign office sur cette question là. M. de Metternich avait écrit partout, à Berlin entr'autres, qu'il était sûr de l'Angleterre et n'attendait plus que la France. La vanterie n'est pas un défaut des seuls Français. Le gouvernement représentatif en corrige beaucoup. Le ridicule ne peut pas s'y cacher.
Le corps diplomatique de Londres ne voulait pas croire au voyage. Là aussi on pariait, Brünnow comme Kisseleff. Lord Aberdeen y a été très favorable quoi qu'il souffre beaucoup en mer. Je crois toujours que l'espoir Cobourg y est pour quelque chose. Le Prince Albert et le Roi Léopold ont évidemment beaucoup contribué à la résolution. Votre recommandation est donc bien placée, mais point nécessaire ; soyez sûre.
L'appartement de la Reine est bien arrangé. Un bon salon avec un meuble de beau Beauvais, fond rose et des fleurs d'un travail admirable. Un bon Cabinet pour le Prince Albert en velours cramoisi. La Chambre à coucher, (j'oublie la couleur) grande et très pleine de meubles. Un lit immense. (jaune, je me souviens) en face de la cheminée. Au fond du lit un grand portrait de la grande mademoiselle à plus

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

de 50 ans, grosse, forte, le nez en l'air, quoique long, l'air hautain et étourdi, bien comme elle était. Des portraits dans toutes pièces, et dans tous les coins de toutes les pièces. En face du lit de la Reine à droite de la cheminée, le père de l'Empereur Napoléon, Napoléon et M. de Lafayette. A gauche, trois Princes de la maison de Bourbon anciens, je ne sais plus lesquels. Après la Chambre de la Reine, son cabinet, pas grand, fort joli. Beaucoup de petits comforts inspectés par le Roi avec un soin incroyable. Il était bien en colère hier parce que les serrures n'avaient pas bonne mine. Elles auront bonne mine.
J'ai vu hier Madame la Duchesse d'Orléans. bien triste. Je la trouve un peu engraissée, mais fatiguée et le teint échauffé. Bon et beau naturel. Soyez en sûre Elle viendra un peu le soir, dans le salon de la Reine. Ce sera sa rentrée dans le monde. Le Comte de Paris est à merveille, gras, gai, l'œil ferme et tranquille. Le duc de Chartres bien grêle et bien vif. Je l'ai vu hier au Tréport. Le comte d'Eu sur les bras de sa nourrice, un superbe enfant.
Le camp de Plélan va très bien. Parmi les légitimistes bretons, l'ébranlement est général ; et la masse de la population accourt au camp avec avidité. Les curés très puissants là, se rallient tous. Le Duc leur convient. La Duchesse plait. Et les soldats aussi plaisent au peuple. La Bretagne n'avait rien vu de pareil depuis on ne sait combien d'années. Les comédiens de Vannes sont venus s'établir au camp. On s'amuse utilement. A propos de comédiens nous aurons ici lundi, l'Opéra comique et le vaudeville. Jean de Paris et les deux voleurs ? Qu'est-ce que les deux voleurs ? Arnal y est-il ? Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Nous serons probablement convoqués, tout à coup, après le déjeuner, pour nous rendre au Tréport. Dès que la flottille de la Reine sera en vue, trois coup de canon l'annonceront. Nous endosserons notre uniforme, nous monterons dans les calèches; et Dieu sait quand nous reviendrons; à quelle heure je veux dire. Les approches, la marée, le débarquement, les cérémonies, rien ne finit. Cette lettre-ci partira donc sans que j'y puisse rien ajouter, par le courrier de 2 heures. Mais je vous écrirai ce soir par l'estafette. Il n'y avait rien à faire du télégraphe. On n'aurait pu aller le rejoindre qu'à Boulogne 28 lieues d'ici. Mad. Angelet (vous savez qui c'est, elle a élevé la Princesse Clémentine) m'a fait les plus agréables rapports sur ce qu'on disait de moi, à Windsor, la Reine et tout le monde autour de la Reine. Je me suis trompé, c'est miss Lisdle et non pas miss Leeds ; une sœur de Lady Normanby. Adieu. Adieu. Je vous dirai encore adieu après le déjeuner, avant de monter en voiture.

9 heures. Voilà du canon. Le Roi me fait demander. Je pars. Adieu. Adieu. G.

Onze heures Je reviens. Ce n'était pas la Reine, mais un petit steamer anglais envoyé devant pour annoncer qu'elle arrivera vers 2 heures. The Ariet, Captain Smith. Il a quitté la Reine à Portsmouth. Elle a dû partir de Falmouth hier au soir à 6 heures, pour passer dans la nuit devant Cherbourg. Le Prince de Joinville, averti aussi, a dû quitter hier soir la rade de Cherbourg pour aller rencontrer la Reine en mer. Tout cela est arrangé, calculé avec une précision admirable. Nous venons de déjeuner et nous rentrons chez nous jusqu'à l'heure.
Que le n° 2 est amusant ! Je répète avec vous : " C'est trop bête. " Ne trouvez-vous pas que quand on n'a pas naturellement beaucoup d'esprit il ne sert à rien, dès que la passion arrive, d'être bien élevé et de bonne condition ; on tombe au plus bas, on devient grossier et subalterne, comme si on avait passé sa vie dans l'antichambre.
Vous avez mis Andral pour Arnal. J'en ai ri. Mon pauvre Andral a failli perdre tout à l'heure sa femme d'une fluxion de poitrine, la fille de M. Royer-Collard. Elle est un peu mieux. Je déjeunais à côté de Lady Cowley. J'ai fait avec elle ce que vous auriez

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

fait avec son mari. Je lui ai soufflé l'humeur d’Appony. Je ne savais pas que Georgina eût le cœur si français. Au point, me disait sa mère, qu’elle trouve à tous les Anglais en France, l’air vulgaire. C’était à propos du Capitaine Smith ; et pour lui, il y a du vrai. Mais pas du tout en général. Adieu. Adieu. Je dis comme tout-à-l'heure. Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 3. Château d'Eu, Samedi 2 septembre 1843, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1843-09-02.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976

Informations éditoriales

Date précise de la lettreSamedi 2 septembre 1843
Heure6 heures et demie du matin
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationVersailless
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionChâteau d'Eu (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

3 Château d'Eu – Samedi 2 Sept.re 1843
6 heures et demie du matin.

N.° 6

Il fait toujours très beau, et bon vent d'ouest. La Reine, la sœur, avoit grand'peur que l'autre Reine n'arrivât cette nuit. Le danger est passé.

Les Cowley sont arrivés hier, à 3 heures. J'ai été les voir sur le champ en revenant du Tréport où j'étois allé, avec Mackau, m'assurer de tous les préparatifs. Ils ont l'air bien contens. Mais Lord Cowley, qui avoit d'abord cru le contraire, dit que la Reine n'ira pas à Paris, qu'elle ne le peut pas, cette fois. Nous verrons bientôt. Je crois qu'elle n'ira pas.

Chabot est arrivé aussi. Je lui ai fait mon admonition. Le tour étoit petit, à part ma facilité naturelle et ma bonté particulière pour lui. Il m'écrit que le Roi le mandoit à Eu le lendemain des jours où il l'a su; et ce n'est pas sa faute si je le savois déjà depuis plusieurs jours, le Roi me l'ayant mandé tout de suite. Il est d'ailleurs fort agréable à entendre sur notre et ma bonne situation à Londres,

Il y a évidemment un parti pris de s'entendre avec nous sur toutes choses, et de reprendre en même tems le fond et les dehors de l'intimité.

Lord Aberdeen a aussi mal reçu Neumann sur les propositions de M. de Metternich en faveur du fils de D. Carlos. Il les aimeroit assez en principe, mais il ne croit pas au succès, et ne veut pas s'en mêler du tout. Neumann a écrit qu'il n'y avoit rien à faire du foreign office sur cette question là. M. de Metternich avoit écrit partout, à Berlin entr'autres, qu'il étoit sûr de l'Angleterre et n'attendoit plus que la France. La vanterie n'est pas un défaut de Tout Français. Le gouvernement représentatif en corrige beaucoup. Le ridicule ne peut pas s'y cacher.

Le corps diplomatique de Londres ne veut pas croire au voyage. Là aussi on parvient, Brünnow comme Kisseleff. Lord Aberdeen y a été très favorable, quoiqu'il souffre beaucoup en mer. Je crois toujours que l'esprit Cobourg y est pour quelque chose. Le Prince Albert et le Roi Léopold ont évidemment beaucoup contribué à la résolution. Votre

recommandat
point n'cessa
L'appart
arrang. Les
beau Brauwa
travail admi
le Prince Albe
Chambre à cou
et très pleine
Jaune, je me
au fond du b
grande Mad
grosse, forte, b
hautain et
des portraits
tous les coins
du lit de la
le père de l'
et Mme de La
de la maison
plus Orgueil
Reine, son
Beaucoup de
le Roi avec
bien en colère
n'avoient pas
comme mine

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

recommandation est donc bien placée, mais point nécessaire ; soyez sure.

L'appartement de la Reine est bien arrangé. Un bon salon, avec un meuble de beau Brocatelle, fond rose et de fleurs, d'un travail admirable. Un bon cabinet pour le Prince Albert, en velours cramoisi. La Chambre à coucher (j'oublie la couleur) grande et très pleine de meuble. Un lit immense, (jaune, je me souviens) en face de la cheminée. Au fond du lit, un grand portrait de la grande Mademoiselle à plus de 50 ans, grosse, forte, le nez en l'air, quoique long, l'air hautain et étourdi, bien comme elle étoit. Des portraits dans toutes les pièces, et dans tous les coins de toutes les pièces. En face du lit de la Reine, à droite de la cheminée, le père de l'Empereur Napoléon, Napoléon et Mr. de Lafayette. à gauche, trois Princes de la maison de Bourbon, anciens, je ne sais plus lequels. Après la Chambre de la Reine, son cabinet, pas grand, fort joli. Beaucoup de petits comforts, inspirés par le Roi avec un soin incroyable. Il étoit bien en colère hier parceque le Postmaster n'avoit pas bonne mine. Elles auront bonne mine.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

J'ai vu hier Madame la duchesse d'Orléans. Bien triste. Je la trouve un peu engraissée, mais fatiguée et le teint échauffé. Bon et beau matinal, soyez en sure. Elle viendra un peu le soir, dans le Salon de la Reine. Ce sera sa rentrée dans le monde. Le Comte de Paris est à merveille, gras, gai, l'œil ferme et tranquille. Le duc de Chartres, bien grêle et bien vif. Je l'ai vu hier au Tréport. Le comte d'Eu, sur les bras de sa nourrice, un superbe enfant.

Le camp de Plélan va très bien. Parmi les légitimistes Bretons, l'établissement est général, et la masse de la population accourt au camp avec avidité. Les curés, très puissans là, se rallient tous. Le duc leur convient. La duchesse plaît. Et les Soldats aussi plaisent au peuple. La Bretagne n'avoit rien vu de pareil depuis on ne sait combien d'années. Les comédiens de Vannes sont venus s'établir au camp. Ils s'amusent extrêmement.

A propos de Comédiens, nous aurons ici lundi l'Opéra Comique et le Vaudeville, Jean de Paris et les deux Voleurs. Savez-vous que les deux Voleurs ? Arnal y est-il ?

n° 6

bon vent d
grand'peur
nuit. Le la

Les Cond
J'ai été les v
du Tréport
m'assurer de
bien contens
d'abord cru
n'irai pas à
cette fois. I
n'irai pas.

Chabo
mon admo
part ma
particulièr
le maudoit
il l'a su
le savoir d
Roi me l'a
est d'ailleu
votre et

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Nous serons probablement convoqués tout à coup, après le déjeuner, pour nous rendre au Préport. Dès que la flottille de la Reine sera en vue, trois coups de canon l'annonceront. Nous endosserons notre uniforme, nous monterons dans les calèches, et Dieu sait quand nous reviendrons; à quelle heure je veux dire. Les approches, la marée, le débarquement, les cérémonies, rien ne finit. Cette lettre-ci partira donc sans que j'y puisse rien ajouter, par le courrier de 2 heures. Mais je vous écrirai ce soir par l'estafette. Il n'y avait rien à faire du télégraphe. On n'aurait pu aller le rejoindre qu'à Boulogne, à 28 lieues d'ici.

Mad^e Angelet (vous savez qui c'est, elle a élevé la Princesse Clémentine) m'a fait les plus agréables rapports sur ce qu'on disait de moi à Windsor, la Reine et tout le monde autour de la Reine.

Je me suis trompé; c'est miss Liddle, et non pas miss Lees; une sœur de Lady Normanby.

Adieu. Adieu. Je vous dirai encore adieu après le déjeuner, avant de monter en voiture.

Quatre heures. Voilà le

canon. Le roi me fait demander. Je pars. Adieu. Adieu.

Onze heures.

Je reviens. Ce n'était pas la Reine, mais un petit Steamer anglais envoyé devant pour annoncer qu'elle arrivera vers 2 heures. The Ariel, Captain Smith. Il a quitté la Reine à Portsmouth. Elle a dû partir de Falmouth hier soir, à 6 heures, pour passer dans la nuit devant Cherbourg. Le Prince de Joinville, averti aussi, a dû quitter hier soir la rade de Cherbourg pour aller rencontrer la Reine en mer. Tout cela est arrangé, calculé avec une précision admirable. Nous venons de déjeuner et nous rentrons chez nous jusqu'à 1 heure.

Que le Cte Q est amusant ! Je dépêche avec volubilité. « C'est trop bête » Ne trouvez-vous pas que, quand on n'a pas naturellement beaucoup d'esprit, il ne sert à rien, dès que la passion arrive, d'être bien élevé et de bonne condition ; on tombe au plus bas, on devient grossier et subalterne, comme si on avait passé sa vie dans l'antichambre.

Vous av
ai ri. Mon
tout à l'heu
poitrine, la
est un peu

Je déjeu
fait avec el
son mari. Je
Je ne savais
si français.
qu'elle trouv
l'air vulgair
Smith ; et p
pas du tout

Adieu
l'heure. Il
d'autres. Ad

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1976?context=pdf

Vous avez mis Audral pour Arnal. J'ai dit oui. Mon pauvre Audral a failli perdre tout à l'heure sa femme d'une fluxion de poitrine, la fille de M. Royer-Collard. Elle est un peu mieux.

Je déjeunai à côté de Lady Cowley. J'ai fait avec elle ce que vous aurez fait avec son mari. Je lui ai soufflé l'hommage d'Appony. Je ne savais pas que Georgina eût le cœur si français. Au point, me disait sa mère, qu'elle trouve, à tous les Anglais en France, l'air vulgaire. C'était à propos du capitaine Smith; et pour lui, il y a du vrai. Mais pas du tout en général.

Adieu. Adieu. Je dis comme tout à l'heure. Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Adieu.